Ami du Clergé du 23 février 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

L'Année Sainte 1950. — VI. Ses grandes intentions : la Paix, 49.

Simples notes dominicales. — VII. 2e Dimanche de Carême : Grandeur et secret de notre vocation, 50. — VIII. 3e Dimanche : Les ténèbres contre la lumière, 52. — IX. 4e Dimanche : La joie divine de notre espérance, 53.

Les Sacrements. — Le Baptême : VI. Les cérémonies de la nuit pascale, 54.

En lisant. — La mort d'un missionnaire, 56. — Un sourire..., 56. — Fécondité de la souffrance, 56.

ANNEE SAINTE 1950

VI

SES GRANDES INTENTIONS : LA PAIX

Mes frères,

Récemment, le Pape recevait en hommage un livre avec cette dédicace : *A S. S. Pie XII, Père de la paix.* « Père de la Paix ! déclara-t-il. Lorsque Dieu me rappellera à lui, s'il m'accorde de réaliser cette aspiration de toute ma vie, c'est là l'épitaphe que je désirerais voir inscrite sur mon tombeau » *(Croix,* 29-11-1949).

Dans la prière pour l'Année Sainte il demande à Dieu :

« Donnez, Seigneur, la paix à notre temps, paix aux âmes, paix aux familles, paix à la patrie, paix entre les nations. Que l'arc-en-ciel de la pacification et de la réconciliation abrite sous la courbe de sa lumière sereine, la terre sanctifiée par la vie et par la passion de votre divin Fils. »

On le voit, la paix à notre temps, prend place dans la pensée du Pape parmi les grandes intentions de l'Année Sainte.

La paix en général, dans les cœurs, aux foyers, dans les nations et entre les nations ; mais aussi la paix très spécialement en Palestine, le pays du Christ. Sans doute, humainement, cette paix est entre les mains des hommes responsables. Pourtant nous savons bien qu'en définitive tout relève de la divine Providence qui tient compte de nos prières et de notre action. Aussi voudrais-je vous stimuler à cette prière fervente et à cette action efficace.

I. — *La paix dans le monde*

L'Année Sainte 1950 est une date. Elle est au partage du siècle. La première moitié de ce xxe *siècle* a été ensanglantée par deux guerres mondiales, les plus exterminatrices et les plus barbares.

Que sera la seconde moitié ? Nous réserve-t-elle pire encore ? l'effondrement de toute civilisation, une planète brûlée et dépeuplée sous l'explosion des bombes atomiques et la dévastation des armes bactériologiques ?

Au sommet de ce nouveau versant de l'histoire, l'Année Sainte porte la promesse de la pacification du monde qu'il nous appartient, avec la grâce de Dieu, de réaliser par nos prières et nos efforts.

Son Exc. Mgr Valeri, ancien nonce à Paris, déclarait récemment : « Jamais les hommes n'ont été aussi proches les uns des autres et en même temps aussi divisés. Les découvertes scientifiques, la facilité des moyens de communication les ont intimement rapprochés. Les idéologies les tiennent séparés. Il faut combler cet abîme et refaire l'union des peuples, une nouvelle chrétienté... Le problème est, toutefois, essentiellement moral et atteint les profondeurs de l'esprit. Or le Jubilé voudrait être en quelque sorte, une anticipation de ce grand espoir... » *(Figaro,* 6-12-49).

Mais pour que l'Année Sainte devienne « l'anticipation de ce grand espoir » parce que « le problème est... essentiellement moral et atteint les profondeurs de l'esprit », parce que ce sont « les idéologies qui tiennent les hommes séparés », nous devons y travailler et le mériter, par nos prières et nos efforts. Pour la paix entre les nations, comme un acheminement vers cette pacification universelle, paix d'abord dans les cœurs, aux foyers, dans les nations.

La paix *dans les cœurs,* l'Année Sainte l'offre à toutes les âmes de bonne volonté qui voudront profiter de ses faveurs et de ses grâces : larges pardons et l'indulgence jubilaire ; elle remettra l'ordre et la paix — (la paix est la tranquillité de l'ordre) — dans les consciences. A chacun d'en faire l'année du « grand retour » et du « grand pardon ».

La paix *dans les foyers,* démantelés par le divorce et lézardés par la crise d'autorité, l'Année Sainte l'offre aux familles qui s'ouvriront à ses invitations et à ses grâces. Son but principal, primordial, suprême est surnaturel, moral : la sanctification des individus et, par elle, celle des foyers. Il s'agit avant tout de se renouveler dans l'esprit du Christ.

La paix *dans les nations,* la concorde des citoyens succédant à la haine et à la lutte des classes, l'Année Sainte nous l'offre aussi. La sanctification et la vie intérieure des individus doivent les amener à réfléchir sur leurs devoirs respectifs, à aligner leurs rapports sur les enseignements évangéliques de justice et de charité, mis en lumière surtout par les derniers Papes. Pie XII n'inscrivait-il pas au nombre de ses intentions la pratique de la justice sociale et les œuvres d'assistance en faveur des humbles et des nécessiteux ?

La paix promise aux hommes de bonne volonté, cette paix totale, requiert notre bonne volonté à tous et à chacun,et qui s'accorde à celle de Dieu.

II. — *La paix en Palestine*

Dans cette guerre « chaude » ou « froide », qui sévit encore, il est « un sujet qui afflige

25,319

particulièrement et angoisse » le cœur du Pape, c'est le sort de la Palestine, le pays du Christ. A quatre reprises, dont trois fois par des Encycliques *(Auspicia quædam,* 1-5-48 ; *In multiplicibus curis,* 21-11-48 ; *Redemptoris nostri,* 13-4-49) il a alerté l'univers sur ce douloureux problème.

Le Pape avait d'abord rappelé l'enseignement, si souvent donné pendant la guerre 39-45, à savoir « que cette paix véritable ne devait pas être obtenue par les armes, mais qu'elle ne pouvait se réaliser que dans la vérité et la justice, c.-à-d. dans le respect garanti des droits de chacun, des traditions acquises, spécialement dans le domaine religieux, comme aussi dans le strict accomplissement des devoirs et des obligations de chaque groupe d'habitants » *(In multiplicibus curis).*

Depuis, le Saint-Père n'a pas hésité à définir concrètement ses vues sur la solution du problème palestinien. Il a réclamé l'internationalisation des Lieux Saints, plus précisément, l'internationalisation de Jérusalem et de ses environs, la protection et la sauvegarde des Lieux Saints, la garantie de la liberté d'entrée et de séjour pour tous les pèlerins.

Nos Cardinaux et Archevêques de France faisaient leur cette pensée du Chef et nous la communiquaient :

« On ne saurait, sans blesser au plus profond d'elle-même la conscience religieuse de centaines de millions de chrétiens, se refuser à assurer la protection des Lieux Saints qui sont pour eux infiniment sacrés et vers lesquels, fidèles à une tradition séculaire, ils veulent aller librement et facilement pour y méditer et y prier.

Car la Palestine, c'est la Terre Sainte entre toutes : celle où est né, où a vécu et prêché, où a souffert et est mort pour nous notre Sauveur. Elle est notre patrie spirituelle à nous tous chrétiens. Ses monuments votifs sont les trésors les plus chers de notre patrimoine. »

Quelle sera notre réaction ? Le Pape espère que l'opinion chrétienne et sa prière conjuguées obtiendront la solution qu'il propose. « ....Convaincu... de l'insuffisance des moyens humains pour l'adéquate solution d'un problème difficile et épineux, nous avons surtout fait appel à la prière adressée au divin Prince de la paix. C'est un devoir impérieux aujourd'hui de *prier avec plus de ferveur que jamais* pour la Terre Sainte. »

Jusqu'ici, sauf une minorité et de belles initiatives, comme celle des Belges en faveur de Nazareth et celle des Français en faveur de Bethléem, le monde est resté assez indifférent. En d'autres temps, à l'appel d'Urbain II, cette cause suscita de par le monde chrétien l'épopée des croisades au cri de « Dieu le veut ». Aujourd'hui la chrétienté reste comme engourdie ! Que la croisade demandée par le Pape réveille donc l'opinion et obtienne de Dieu, en cette année de grâces la pacification totale, celle aussi des esprits et des cœurs, pour la liberté de tous autour des souvenirs les plus sacrés du Christ sur la terre.

* *

Vous avez vu l'affiche officielle du Jubilé 1950.

Au fond s'estompe la coupole de St-Pierre, avec la colonnade du Bernin qui ouvre ses bras pour accueillir, dans une fraternelle étreinte, tous les peuples de la terre en marche vers leur Père commun, S. S Pie XII. Au premier plan, gigantesque, se dresse l'obélisque de Caligula qui fut témoin du martyre du chef des apôtres. En haut, un peu au-dessous du sommet de l'obélisque et formant avec elle les bras d'une croix monumentale court en inscription cette parole du pape Pie XII : « Puisse cette année vraiment sainte être pour la famille humaine annonciatrice d'une nouvelle ère de *paix,* de *prospérité,* de *progrès* ».

Elle le sera, elle sera l'aurore de cette pacification universelle, de la paix en cette Terre Sainte où retentit pour la première fois la promesse de concorde et d'entente entre les hommes : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté », si, devant « l'insuffisance des moyens humains » nous avons foi en la puissance de « la prière adressée au divin Prince de la Paix », et si elle monte ardente, généreuse et persévérante de nos cœurs.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

VII

2e Dimanche de Carême

GRANDEUR ET SECRET DE NOTRE VOCATION

Mes frères,

Au début de la messe l'Eglise nous met sur les lèvres, en cette prière de la *Collecte,* une supplication typiquement chrétienne :

« O Dieu, qui voyez que nous n'avons par nous-mêmes aucune force, gardez-nous au-dedans et au dehors, afin que notre corps soit préservé de toute adversité et notre âme purifiée de toute pensée mauvaise, par Jésus Christ Notre-Seigneur. »

Ces paroles traduisent la disposition qui doit être habituelle à un chrétien : un sentiment de profonde impuissance personnelle, mais qui n'exclut pas le désir des plus grandes choses, et s'appuie sur Dieu pour les réaliser. Ces vastes aspirations que nous devons nourrir en nous, c'est surtout dans l'épître, puis dans l'évangile que nous en verrons l'expression.

I — *L'Epître : Notre vocation est la sainteté*

S. Paul avait prêché à Thessalonique, au au cours de son 2e voyage d'évangélisation. Cette Ire épître aux Thessaloniciens a pour nous un intérêt particulier, car elle nous présente le plus ancien document écrit sur la prédication apostolique, son but, ses aspirations, son orientation, pour ainsi dire.

La page que nous avons sous les yeux se distingue par un ton si pieux, si élevé, si profond :

« Mes frères, écrit S. Paul, nous vous demandons et nous vous conjurons, dans le

Christ Jésus, qu'ayant appris par nous comment vous devez vivre et plaire à Dieu, vous marchiez ainsi, de façon à *progresser de plus en plus.* »

Quelle est cette mnaière de vivre ? — Ce sont les préceptes du Christ. Ces préceptes, S Paul ne les énumère pas. Mais nous les connaissons : c'est avant tout le précepte de la charité : « le premier est le plus grand commandement est celui-ci : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toutes vos forces, de tout votre cœur, de toute votre âme, et le second commandement est semblable au premier : Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. » Rappelons-nous les belles pages de S. Paul sur la charité « *qui ne meurt pas* », et qui est « la plénitude de toute Loi », et nous aurons la certitude qu'il ne faisait que reproduire et commenter la pensée du Sauveur. Mais ici il ajoute une phrase qu'il ne faut jamais oublier, que nous devrions nous répéter à nous-mêmes chaque jour, en nous mettant au travail : « *La volonté de Dieu est que vous soyez de ssaints !* »

Voilà donc le dessein de Dieu sur nous, en nous créant. Pourquoi sommes-nous au monde ? A quoi tend la vie ? Est-elle une aventure de hasard, une comédie sans moralité et sans conclusion, ou une tragédie, parfois, également sans issue et sans dénouement satisfaisant ? — Que les incrédules pensent cela ; ils sont sans espérance. Ils ne vivent que pour le temps présent dont ils ne semblent pas comprendre le caractère insignifiant, si on le sépare de l'éternité qu'il porte en germe. Certains parmi nos modernes les plus pénétrants, résument leur sentiment sur la vie, en un seul mot saisissant : *la nausée !* Mais de cette « nausée », ils se refusent à tirer quoi que ce soit d'éternel et d'heureux Avec S. Paul, au contraire, nous croyons et nous répétons : cette vie a un sens, une fin, parce qu'elle débouche sur l'infini divin, parce que l'auteur de toutes choses ne nous a pas fait tels que nous sommes, sans nous donner une destination : « *La volonté de Dieu est que vous soyez des saints !* »

Et, cette destination comporte de notre part un sentiment à la fois de profonde impuissance personnelle, et d'immense confiance en la force de Dieu. Le Créateur, tout-puissant et éternel, qui est Sagesse infinie, ne nous propose aucun but à atteindre sans nous en fournir les moyens.

Quels sont ces moyens ? — Tout ce qui constitue la vie : la profession, la foi du chrétien. Lisez la fin de notre épître et vous reconnaîtrez que S. Paul connaissait lui aussi ce que l'on a appelé de nos jours la « nausée » de la vie et que nous appelons, traditionnellement, « l'impureté » !

Or conclut-il : « Dieu ne nous a pas appelés à l'impureté, mais à la sanctification, en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

II. — *L'Evangile : Notre sanctification vient du Christ*

L'Evangile nous montre comme l'image des transformations surnaturelles que la grâce de Dieu opère en cet être, j'allais dire : en cet animal, trop souvent « nauséeux » c'est-à-dire impur, que nous appelons : l'homme ! S. Matthieu, ici, nous montre Jésus, accompagné de trois de ses plus intimes : Pierre, Jacques et Jean, faisant l'ascension d'une haute montagne de Galilée, que l'on identifie avec le mont Thabor, 562 mètres d'altitude, en face de l'extrême sud du lac de Tibériade.

Arrivé au sommet de ce massif imposant voici que Jésus, qui d'ordinaire ne se montrait que sous l'aspect habituel de tous les humains, donne à ses compagnons de route, comme un aperçu de la gloire à laquelle notre pauvre humanité est appelée :

« Il fut transfiguré devant eux : son visage resplendit comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige. Et voici que Moïse et Elie leur apparurent, s'entretenant avec lui. »

En ce tableau de la Transfiguration, avons-nous une anticipation réelle et complète du ciel ? Par beaucoup de passages des Ecritures, nous sommes certains qu'il ne nous est offert ici, que quelques aspects de la gloire du paradis. N'y cherchons donc que ce que Jésus a voulu y mettre pour la consolation de ses apôtres et la nôtre. Si nous accomplissons la volonté de Dieu, qui est que nous soyons des « saints », il est sûr que nous serons, nous aussi, transfigurés : dans l'éternité bienheureuse, notre corps devenu immortel resplendira comme le soleil, sous les rayons de la lumière divine. Mettez sous ces expressions tout ce que vous voudrez : mais la « nausée » de la vie présente sera vaincue pour toujours et la joie de vivre et de vivre éternellement remplacera ces dégoûts, ces lassitudes, ces découragements, ces désespoirs même, qui trop souvent marquent la vie terrestre, surtout dans les temps agités et dangereux que nous vivons !

En second lieu, au ciel, nous retrouverons tout ce que l'humanité aura compté de vraiment beau, pur, noble. Les deux noms qui sont donnés par l'Evangile ne sont, pour ainsi dire, qu'un abrégé de l'immense armée des élus, dont nous sommes appelés à devenir les membres. Moïse, c'est la Loi, Elie, c'est le prophète de feu. L'un représente l'obéissance parfaite aux ordres de Dieu, l'autre l'ardeur des élans d'âme vers le Créateur. On pourrait dire que Moïse résumait la vie ascétique, c'est-à-dire la pratique assidue et régulière des vertus chrétiennes, tandis qu'Elie, que le Carmel regarde comme son fondateur, résume la vie mystique, avec ses vastes aspirations, son intimité d'union à Dieu, ses expériences admirables de présence divine au fond de nous-mêmes.

Ce récit de la Transfiguration est donc une sorte de préparation à notre avenir surnaturel. Nous ne pouvons rien par nous-mêmes, pour réaliser cet avenir, mais *nous pouvons tout en Jésus-Christ ;* il est venu tout exprès pour nous ouvrir *la route* de ce merveilleux

destin ; « il est venu apporter la vie en surabondance », « il est le chemin » qui nous y conduit. D'ailleurs le Père le fait comprendre sans hésitation possible : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances : Ecoutez-le ! »

* *

Oui, écoutons Jésus-Christ. Lui seul possède les secrets de l'avenir, lui seul « offre les paroles de la vie éternelle ». Sans lui, point d'espoir, rien que la *nausée.* Mais avec lui, la certitude de ne pas aller au hasard et de réaliser le dessein de Dieu : « celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ». Ainsi soit-il.

3e Dimanche de Carême

VIII

LES TÉNÈBRES CONTRE LA LUMIÈRE

Mes frères,

Notre monde actuel est divisé en deux « blocs » ; nous en souffrons. La situation politique en souffre; la paix est menacée. Mais surtout la lutte contre Dieu et son Christ prend une ampleur redoutable.

Nous allons constater dans les textes liturgiques de ce jour et notamment dans l'Epître et dans l'Evangile, que cette division de l'humanité n'est pas nouvelle. Sous des formes diverses, changeantes, suivant les âges, elle est comme l'un des traits dominants de l'espèce humaine.

Depuis les temps lointains de Job qui proclamait : « la vie sur cette terre est une lutte continuelle », et même bien avant lui, si l'on se rappelle le tragique épisode de Caïn et d'Abel, notre terre a connu des hostilités, des oppositions implacables. Rien n'est plus agité que l'histoire des peuples.

Essayons de comprendre le mystère de ces luttes perpétuelles entre les créatures du même Dieu, dont la loi devrait être la fraternité inaltérable.

I — *L'Epître : Etre des « fils de lumière »*

S. Paul écrit aux chrétiens d'Ephèse, en Asie Mineure. Pour retenir de cette page la pensée dominante, il faut aller tout de suite à la dernière phrase :

« Vous étiez autrefois *ténèbres ; mais aujourd'hui* vous êtes *lumière* dans le Seigneur. Marchez donc comme des enfants de lumière, car le fruit de la lumière consiste en toute sorte de bonté, de justice et de vérité. »

Ténèbres, Lumière ! Opposition frappante. Il n'est rien de plus contraire l'un à l'autre que la nuit et le jour. Mais s'agit-il seulement ici de certains états physiques, en contraste réciproque ? Evidemment non. Ténèbres et lumière, dans le langage de S. Paul, comme dans celui de S. Jean qui a beaucoup employé cette métaphore, ne sont que des symboles du monde moral et religieux. Les ténèbres, c'est l'incrédulité. La lumière, c'est *la foi.*

Les ténèbres forment donc un « bloc », le bloc de ceux qui renoncent à comprendre la vie, à la voir se diriger vers Dieu, parce qu'elle vient de Dieu. Et ces ténèbres ont une tendance invincible à éteindre la lumière.

Cette lumière, vous le comprenez, au sens chrétien, c'est la foi. Pourquoi comparer la foi à une lumière ? Tout simplement parce qu'elle nous éclaire sur notre origine, sur notre règle morale, sur notre destinée éternelle. Par la foi, nous savons tout ce qu'il nous importe de savoir : nous savons ce que nous sommes : créatures et enfants de Dieu ; d'où nous venons : du néant d'où Dieu nous a tirés par amour ; et où nous allons : au bonheur parfait, dans la possession de Dieu, par Jésus-Christ qui nous a rachetés. Celui qui ne sait rien de tout cela ne peut que « marcher dans les ténèbres ».

Après avoir contemplé cette opposition : *ténèbres, lumière,* relisons le début de notre épître :

« Frères, dit S. Paul, soyez donc *les imitateurs de Dieu,* comme des enfants bien-aimés, et *marchez dans l'amour, comme le Christ,* qui nous a tant aimés et qui s'est livré lui-même pour nous à Dieu comme une oblation et un sacrifice d'agréable odeur. »

Quelle majesté, quelle immensité d'aspirations, en ces paroles ! On reproche parfois au christianisme de « rétrécir » l'esprit ! Quelle erreur ! Est-ce rétrécir l'esprit que de lui donner comme modèle Dieu lui-même, Jésus-Christ en personne : « Soyez les imitateurs de Dieu ! » Marcher sur les pas du Christ, dans le don suprême de l'amour, dans le don de sa vie pour ceux qu'il aime ; est-il plus grand idéal ? règle de vie plus parfaite ?

Si vous voulez, en face de cette « lumière » savoir ce que sont les « ténèbres », continuez la lecture de l'épître. S. Paul les décrit sans ménagement :

« Que la débauche et toute sorte d'impureté ou l'avarice ne soit pas même nommée parmi vous, comme il convient à des saints, non plus que tout ce qui est déshonnête, les propos insensés, les paroles bouffonnes, tout ce qui est malséant ! »

L'histoire du monde romain au temps de S Paul nous révèle un monde profondément dissolu, corrompu, pourri ! Quelles ténèbres ! Il y avait deux blocs, et les enfants de la lumière étaient voués, comme de nos jours, à la prison et à la mort, çà et là, par les puissances des ténèbres.

II. — *L'Evangile : Avec Jésus contre Satan*

Dans l'Evangile du jour, nous trouvons la même opposition, mais décrite en termes différents. C'est une page de S. Luc. Nous y voyons Jésus qui chasse un démon du corps d'un possédé. Le possédé est guéri. Le démon le rendait muet. La parole lui est rendue et les foules sont dans l'admiration. Mais aussitôt des voix s'élèvent, qui chuchotent, murmurent, et prétendent retourner contre Jésus son miracle même. Calomnie abominable !

ces voix, — celles des Pharisiens, ennemis de Jésus, — veulent faire croire au peuple que Jésus ne chasse les démons qu'au nom du prince des démons. Son pouvoir n'est pas de Dieu mais de Satan.

Et Jésus accepte de réfuter calmement cette atroce accusation. « Tout royaume divisé contre lui-même périra ». Ce qui veut dire : pourquoi prêter au démon une sottise que l'on ne trouverait pas chez les hommes ? Le démon n'est pas sans intelligence ; ce n'est pas lui qui démolira sciemment son propre empire. Ce n'est pas lui qui sera « divisé contre lui-même ».

Puis, prolongeant sa description de la tactique du démon, Jésus nous le montre chassé de telle ou telle créature humaine, mais revenant à la charge et réussissant parfois à s'introduire de nouveau, par le péché, dans l'âme qui s'était soustraite à son pouvoir. « Et le dernier état de cet homme est pire que le premier » : l'homme qui retombe dans ses fautes passées est encore plus esclave de ces tendances mauvaises qu'il ne l'était auparavant ; chaque faute nouvelle est une chaîne de plus pour lui. Et le démon, redevenu son maître, est encore plus impitoyable. « Personne ne peut servir deux maîtres... »

Et cette constation de Jésus-Christ peut, semble-t-il, s'appliquer à toute l'humanité, prise dans son ensemble. Chaque retour en force de Satan, au sein de l'humanité est le signal d'une aggravation de la corruption et de la déchéance des hommes. Notre siècle en sait quelque chose : l'abandon de Dieu, le rejet des principes chrétiens correspond à un accroissement sensible de la puissance de l'enfer. « Les ténèbres se répandirent sur la terre, quand ils crucifièrent Jésus... »

Et de nouveau voilà la division du monde en deux blocs. Avec S. Paul, nous disons : Ténèbres, Lumière, c'est l'humanité en ses contrastes essentiels. Avec Notre-Seigneur, nous pouvons dire : Satan ou Jésus-Christ, tel est le dilemme fondamental, tel est le choix qui, bon gré, mal gré, s'impose aux hommes. Qu'ils prétendent, s'ils le veulent, ne croire « ni à Dieu ni à diable », ils ne sont pas exempts de cette alternative inévitable. Qui n'est pas avec Dieu est avec le démon, qu'il le veuille et qu'il le sache, ou non. Il n'y a pas de milieu. On a pu dire que, de nos jours, la rouerie la plus habile du démon a été de faire croire à beaucoup, enlisés dans les préoccupations temporelles ou trop humaines, qu'il n'existait pas.

Mais les ombres de cette terre se dissiperont ; alors, pour les yeux même les plus volontairement aveugles, s'ouvrira le spectacle de la redoutable réalité : le monde des âmes seul subsiste. Et il faut choisir Dieu ou Satan, la Lumière ou les Ténèbres.

* *

Sur tout cela, nous en croyons notre unique Maître, Jésus-Christ, plus que tous les docteurs humains. Et nous nous arrêtons volontiers à la dernière phrase de notre Evangile du jour : « Pendant qu'il parlait, une femme éleva la voix au sein de cette foule et s'écria : « Heureux le sein qui vous a enfanté et les mamelles qui vous ont nourri. »

Mais Jésus lui répondit : « *Heureux bien plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent !* »

Là est le secret du bonheur : prêter l'oreille à Dieu, dont l'Evangile est le fidèle écho, recueillir les enseignements divins, y conformer sa vie privée et sa vie publique, « marcher sur les pas de Jésus-Christ », être l' « imitateur de Dieu », voilà la seule voie sûre. En dehors d'elle, on ne peut aller qu'à l'abîme. Avec Jésus « on ne marche pas dans les ténèbres », mais on gagne ce royaume de la lumière, de la joie, de l'amour infinis. Ainsi soit-il.

IX

4e Dimanche de Carême

LA JOIE DIVINE DE NOTRE ESPÉRANCE

Mes frères,

Aujourd'hui, la « station » indiquée dans nos missels est à l'église de Sainte-Croix de Jérusalem.

Cete église est extrêmement ancienne. Située en face de St-Jean-de-Latran, elle fut fondée par sainte Hélène, la mère de l'empereur Constantin, dans son palais : la maison sessorienne. C'est là que sont vénérées les précieuses reliques de la Croix que l'impératrice avait rapportées de Jérusalem, où elle avait justement découvert la vraie croix, au cours de fouilles récentes.

Cette évocation de Jérusalem inspire toute la liturgie de ce jour, car la « cité sainte ». la demeure du Seigneur est le but de notre pèlerinage terrestre et la cause de notre joie.

II. — *L'Introït : Jérusalem notre cité*

« Réjouissez-vous, Jérusalem, et réunissez-vous tous en elle, vous qui l'aimez. Soyez dans la joie, vous qui avez été dans la tristesse... »

Ce dimanche est donc, en dépit du caractère de pénitence de tout le Carême, un jour de joie.

Cette joie s'explique par la seule pensée de la Jérusalem, que ce dimanche nous fait visiter, en esprit. C'est que, pour nous, ce nom de Jérusalem a trois sens bien différents :

1° Jérusalem, au sens littéral, c'est d'abord la capitale des Juifs, en Palestine, c'est la ville où Jésus a souffert et est mort sur la croix. Elle est pour nous la ville des divins souvenirs, la ville à laquelle nous portons le plus vif intérêt en raison des événements sacrés qui s'y sont déroulés il y a dix-neuf siècles. C'est pourquoi, toutes les fois qu'il est question d'elle, comme c'est le cas en ces années actuelles, il y a entre nous une fibre secrète qui entre en vigoureuse vibration. Cest de cette Jérusalem que le Saint-Père demande l'internationalisation et pour laquelle il nous invite à prier.

2° Jérusalem, au sens allégorique, c'est l'Eglise catholique, ou, pour la prendre en son centre, c'est Rome. De même que Jérusalem était en effet la ville sainte des Juifs. Rome est notre ville sainte. Tout ce qui est dit de Jérusalem, dans l'Ecriture, peut donc être interprété, au sens allégorique ou spirituel, de Rome ou de l'Eglise en général.

3° Enfin, c'est aussi, au sens spirituel plus élevé et plus parfait : la *Cité céleste*. Nous appelons le ciel ou séjour des bienheureux, auprès de Dieu, la « Jérusalem céleste ». Et c'est bien dans ce dernier sens que ce nom est pris en notre *Introït,* au moins dans sa seconde partie : « Je me suis réjoui de ce qui m'a été annoncé : Nous irons dans la maison du Seigneur ! »

La pensée de notre avenir resplendissant, dans la sainte Jérusalem est donc la vraie cause de notre joie spirituelle.

II. — *L'Epître : La liberté des âmes*

S. Paul écrit à ses chers Galates, ces « Gaulois », dont une tribu s'était fixée en Asie Mineure. Ils avaient été évangélisés par l'Apôtre qui leur était resté très attaché.

Dans cette lettre, il confirme ce que nous venons de dire des divers sens de Jérusalem. Il établit une opposition entre les deux fils d'Abraham, l'un fils de son esclave Agar, l'autre de sa femme libre, Sara. Au sens spirituel, le fils de l'esclave Agar représente le peuple juif resté obstinément attaché à des traditions périmées, tandis que le fils de la femme libre représente le peuple chrétien. Ainsi, pour S Paul, il y a deux Jérusalem, celle de la terre, qui est « esclave avec ses enfants », et celle d'en-haut, qui est tout ensemble l'Eglise chrétienne et l'Eglise du ciel. « La Jérusalem céleste d'en-haut est libre et c'est notre mère... »

De quelle liberté s'agit-il ? — Il le dit en terminant : « C'est par cette liberté que le Christ nous a rendus libres ». Nous sommes libres parce que nous avons été libérés : libérés par la mort du Christ en croix, libérés de nos péchés, de tous les liens qui nous enchaînent au mal, à la terre, au monde pervers et corrompu, libérés de tout ce qui nous fermait le bonheur éternel du paradis.

III. — *L'Evangile : Le pain céleste apporte tous délices*

Le choix de cette page de S. Jean, qui rapporte un des plus grands miracles de Jésus, est facile à interpréter.

Tout ce dimanche est sous le signe de la joie : celle de notre appartenance à la Jérusalem spirituelle, et de notre certitude d'entrer un jour dans la Jérusalem céleste. Mais, au sein de notre chère Jérusalem, que se passe-t-il ? Que se passe-t-il en chacune de nos églises, en chacune de nos paroisses.tous les dimanches et même tous les jours ? Un prodige, dont l'Evangile de ce jour fut l'image et la préparation. La multiplication des pains au désert est en effet le symbole d'une multiplication des pains plus glorieuse, plus féconde, plus sublime : *la multiplication eucharistique.*

Le lien entre les deux est très visible. En effet, les Juifs enthousiasmés par le miracle veulent se saisir de Jésus pour le proclamer roi. Il échappe à leurs acclamations et à leurs desseins trop bornés. Et il part de la nourriture terrestre qu'il leur avait donnée pour leur annoncer la nourriture céleste qu'il veut donner aux âmes : « *Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment un breuvage...* Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous !... »

Une des sources principales de notre joie c'est bien de pouvoir nous nourrir du Corps sacré de notre Jésus, par la sainte communion. La vraie multiplication des pains, la voilà : d'un bout à l'autre de la terre, partout où il y a un autel et un prêtre catholique pour prononcer les paroles de la consécration sur peu de pain et sur le vin du calice Jésus Christ, par un prodige sans égal, se rend présent pour notre foi, tellement présent qu'il désire venir en nous, s'identifier à nous, pour ainsi dire, en nous donnant sa chair, son sang, sa divinité, pour nous transformer en lui pour que nous puissions, en toute vérité, assurer comme S. Paul aux Galates : « Je ne vis plus, mais c'est Jésus qui vit en moi ! »

* *

Tout est donc bien convergent dans les textes liturgiques de ce dimanche. Et l'évocation de l'eucharistie est particulièrement opportune en ce IVe dimanche de Carême, à la veille du temps consacré à l'accomplissement du devoir pascal.

N'oublions pas en effet que le devoir de tout chréien arrivé à l'âge de raison, — en principe à l'âge de sept ans, plus ou moins, selon les individus, — est de s'approcher de la sainte table pour y communier au Corps et au sang de Jésus-Christ : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Cette vie que Jésus nous promet n'est certes pas la vie du corps, c'est la vie de l'âme, la vie de la grâce, c'est la vie absolue qui ne connaîtra pas la mort et s'épanouira dans la joie de la Jérusalem céleste ! Que notre espérance est belle, et rien ne peut nous la ravir,car rien, si nous le voulons, ne peut nous « séparer de l'amour de Dieu, en Jésus-Christ N.-S. » Ainsi soit-il.

LES SACREMENTS

Le Baptême

VI

LES CÉRÉMONIES DE LA NUIT PASCALE

Mes frères,

Quand les élus, au matin du Samedi Saint, avaient rendu le Symbole, l'archidiacre leur disait : « Fils bien-aimés, retournez en vos

demeures et attendez l'heure où la grâce de Dieu pourra sur vous opérer le Baptême ». L'Eglise se souvenait que, durant toute la journée du Sabbat, le Christ avait reposé dans le sépulcre. De même, les fidèles attendraient dans le jeûne et la prière que l'astre des nuits apparût au ciel pour se rendre à la basilique du Latran où l'on allait, au matin de Pâques, administrer le Baptême.

* *

Pénétrons avec eux dans l'illustre Basilique en cette nuit qui pour tout l'univers catholique est « la nuit sainte », la « grande nuit » comme disent nos vieux livres liturgiques. Nous y pénétrons, non pas en touristes de l'histoire, en archéologues, mais en chrétiens du xx^{e} siècle, avides de mieux comprendre leurs cérémonies actuelles du Samedi Saint, à la lumière des rites antiques.

Nous avons laissé sur notre droite le Baptistère, distinct de la Basilique où nous sommes entrés. Jetons un regard sur ces 5 nefs majestueuses, séparées par des rangées de colonnes. Dans la nef majeure, voici l'ambon, sorte de tribune, de chaire de marbre pour le lecteur. Près de l'ambon, le candélabre du cierge pascal. L'abside est surélevée de plusieurs marches au-dessus de la nef ; en avant de l'abside se dresse l'autel qu'on aperçoit ainsi de toute la nef ; autour de l'abside court un banc pour le clergé ; tout au fond de l'abside le siège, la *cathedra* de l'évêque, surélevée elle-même de plusieurs marches.

Les élus, au début de la cérémonie, occupent les derniers rangs, au fond de la nef : ce ne sont pas encore des baptisés. Une légère balustrade les sépare de la foule fidèle. Cette foule, elle, toute vibrante d'allégresse, remplit la nef. Sous l'ambon, les clercs de la schola se groupent, formant le chœur. Tout en haut de la nef, au pied de l'escalier demi-circulaire de l'abside, un espace demeure vide, inoccupé.

Le cortège de l'évêque sort du *secretarium*, s'engage dans le vestibule, franchit la porte majeure, remonte la nef. Deux acolytes le précèdent portant les chandeliers : ils iront se placer dans l'abside, en bas de la *cathedra*. Les cierges de leurs chandeliers ne sont pas encore allumés. Les diacres, les prêtres, l'évêque gagnent leurs places dans l'abside L'évêque, debout sur le marchepied de sa *cathedra*, domine l'abside et, par delà, l'autel, la nef entière. Mais nous l'apercevons à peine car la basilique est plongée dans les ténèbres, des ténèbres où brille seulement, la lumière du cierge pascal, dressé sur le candélabre, près de l'ambon

La grande veillée pascale commençait précisément par la bénédiction solennelle de ce cierge pascal, cérémonie très populaire parce que prélude de la joie pascale. L'archidiacre venait à l'ambon chanter une magnifique préface d'action de grâces, le merveilleux « *Exultet* » attribué à S. Augustin, qui retentit encore dans nos églises le Samedi Saint. Serré dans sa tunique blanche, première annonce de la joie pascale, le voici monté à l'ambon. La lumière du cierge l'enveloppe. Toute l'assemblée, debout elle aussi, a les yeux fixés sur lui, et l'écoute attentive. Il va chanter le cierge, figure du Christ, lumière qui vient dissiper les ténèbres du monde, et cette nuit où le Christ ressuscita et où les élus vont renaître à la vie (cf. texte). En un lyrisme véhément ces textes expriment bien l'enthousiasme et la gratitude jaillie de l'âme croyante lorsqu'elle contemple dans son ensemble le mystère de la Rédemption.

* *

L'archidiacre s'est tu et tandis qu'il descend les degrés de l'ambon, l'*Amen* du peuple retentit puissamment. Maintenant, une série de lectures vont se succéder. Comme dernière préparation au Baptême, l'Eglise fait repasser aux élus les plus belles pages de l'Ancien Testament. Ecoutons le lecteur évoquer les premiers âges du monde et les épisodes culminants de l'histoire du peuple choisi : la création du monde et Dieu qui se recueille pour créer l'homme ; la corruption des hommes, le déluge et l'Arche du salut ; le sacrifice d'Abraham et la promesse, singulièrement réalisé dans le spirituel : « Je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel » ; l'institution de la Pâque et de l'Agneau immolé ; la délivrance de la servitude d'Egypte et le passage de la Mer Rouge ; le testament de Moïse et ses paroles suprêmes à son peuple. Puis retentissent les appels des prophètes, écho des temps de la captivité du peuple juif. Nous entendons l'avertissement de Baruch aux exilés d'Israël : « Ecoute, Israël, les paroles de vie » ; l'invitation d'Isaïe à l'espérance : « Vous tous qui avez soif, soif, venez aux eaux » ; la vision où Ezéchiel vit revivre son peuple mort et cette prédication de Jonas à Nininve et déjà très clairement l'Ancien Testament enseigne l'univrselle miséricorde de Dieu. Enfin l'épisode héroïque des trois jeunes gens dans la fournaise, emprunté au livre de Daniel, achève cse pages évocatrices.

Les élus écoutent attentivement ces pages inspirées qui s'appliquent si bien à eux-mêmes. Par exemple, ces Hébreux qui fuient la terre d'Egypte, qui traversent la Mer Rouge, et se hâtent vers le sol de liberté, ce sont les élus eux-mêmes : ils vont quitter la servitude de Satan ; ils traversent les eaux baptismales où leurs ennemis spirituels restent engloutis, ils trouveront sur l'autre rive le royaume de Dieu, la patrie des âmes libres, l'Eglise de Dieu. Dans la résurrection d'Israël ils voient l'image de leur propre résurrection mystique dans le Baptême et l'annonce figurée de cette résurrection des morts dont parle le Symbole. Quand ils entendent l'appel d'Isaïe : « Vous tous qui avez soif, venez aux eaux », ils songent à ces eaux du Baptême, source rafraîchissante qui ranimera leur vie.

* *